

De l'analyse céramique à l'interprétation. Céramique italique et archéologie de la guerre

Alexis Gorgues* y François Cadiou**

Dès lors que l'on s'interroge sur les traces utilisables pour identifier et localiser des sites en relation avec l'activité militaire, force est de reconnaître que, parmi les vestiges matériels, il y en a un auquel l'historiographie actuelle prête une attention toute particulière. Il s'agit de la céramique, et notamment de la céramique importée d'Italie, aussi bien la vaisselle (céramique italique commune, principalement de cuisine, céramique campanienne) que les conteneurs à vocation commerciale (amphores). Cette situation s'explique par plusieurs raisons: d'une part, ce type de matériel est ordinairement considéré à la fois comme le meilleur instrument de datation et comme un marqueur culturel fiable; d'autre part, la céramique étant un matériel d'usage courant et qui se conserve bien, elle constitue une catégorie de vestige mobilier parmi les plus facilement repérables lors d'une simple prospection, un type d'opération dont l'importance relative s'est accrue ces dernières années, au détriment peut-être de fouilles programmées dont le financement est devenu de plus

en plus difficile. Dans la perspective qui nous intéresse ici, on peut ainsi, *mutatis mutandis*, dresser un parallèle avec les éléments qui fondent l'importance accordée aux fortifications en ce qui concerne les vestiges immobiliers.

Le statut de preuve archéologique acquis sur cette base par le matériel céramique importé ne va pas cependant sans poser un certain nombre de difficultés. Le problème a d'ailleurs été bien posé par A. Jimeno Martínez dans un article important publié en 2002 dans l'*AEspA*. Dressant le bilan critique de près d'un siècle de recherches effectuées sur le site de la circonvallation de Scipion à Numance, celui-ci appelle en effet de ses vœux, dans la conclusion de ce travail, la mise en place d'une "méthodologie qui dépasse la prospection de terrain habituelle ainsi que l'équation facile, mais excessivement simple, selon laquelle il faudrait localiser un camp romain partout où l'on retrouve des restes de céramique de l'époque des Scipions"¹. Bien qu'elle soit formulée brièvement et presque en passant, cette

* Institut Ausonius, CNRS, Université de Bordeaux.

** Institut Ausonius, CNRS, Université de Bordeaux.

¹ Jimeno Martínez 2002, "Numancia", p. 173: "*Es necesaria una metodología que supere la convencional prospección del terreno y la fácil ecuación, pero excesivamente simple, de donde se encuentren restos cerámicos de época escipiónica, necesariamente debe situarse un campamento.*" Voir aussi: Jimeno Martínez 2005, "Numancia", p. 242; Jimeno Martínez et de la Torre Echávarri 2005, *Numancia, símbolo e historia*, p. 245. Ajoutons que ce souhait de A. Jimeno fait écho à la

mise en garde formulée dès 1914 par le plus célèbre contradicteur d'A. Schulten, l'abbé S. Gómez Santacruz, qui écrivait déjà qu'en procédant ainsi, c'est sept cents camps romains qu'il faudrait localiser autour de Numance et non seulement sept! Sur la controverse scientifique entre les deux savants, voir: Jimeno Martínez et de la Torre Echávarri 1999, "Gómez Santacruz", pp. 551-575. Il n'est pas sans intérêt de relever que, sur ce point, la situation n'a finalement guère évolué en près d'un siècle.

remarque nous semble synthétiser en une seule phrase, et de façon très juste, l'ensemble des principaux problèmes de méthode soulevés par l'utilisation du matériel céramique en tant que critère d'identification des sites liés aux guerres de conquête menées par Rome². Directement ou indirectement, A. Jimeno nous rappelle opportunément deux choses essentielles pour notre propos: premièrement, c'est bien la céramique qui est devenue, par défaut ou non, un critère, sinon unique, du moins très souvent privilégié dans la réflexion sur la nature des sites archéologiques quels qu'ils soient, et notamment des sites considérés comme associés aux armées romaines de la conquête; deuxièmement, dans la plupart des cas, l'essentiel du matériel exploité n'est pas retrouvé en stratigraphie mais en superficie. Le fait que ce rappel concerne au premier chef les sites numantins en dit long sur les limites de ce dossier pourtant fondamental, toujours invoqué comme référence dans les publications. Ainsi, on prendra garde d'oublier que, si la céramique provenant de ces sites constitue une indication précieuse pour connaître les formes qui pouvaient circuler à l'époque du siège, elle représente en revanche un critère insuffisant pour déterminer avec certitude l'emplacement même des camps, qui demeure sujet à controverse³.

De quoi la céramique importée peut-elle donc être considérée comme la trace? Sans prétendre reprendre ici la question de manière exhaustive, nous voudrions proposer une série d'observations destinées à alimenter un débat trop souvent délaissé selon nous au profit d'une réponse unilatérale insatisfaisante où la dimension militaire est en outre constamment surévaluée.

La céramique, marqueur chronologique de la conquête

L'archéologie de la guerre, autrement dit la recherche des traces d'un conflit dans le registre archéologique, n'est pas un champ disciplinaire isolé et isolable en tant que tel, même s'il tendra peut-être dans l'avenir à le devenir. La construction d'une réflexion sur la guerre fondée sur les données matérielles n'est qu'un aspect du processus complexe d'interaction entre sources littéraires et vestiges qui caractérise la recherche sur la période antique, et qui culmine dans le cadre

des débats portant sur la chronologie. Dans le cadre de cette réflexion, la céramique a très vite acquis un statut de "fossile directeur" permettant de dater des sites. A ce titre, elle occupe une place centrale dans la façon dont on se représente le développement de la conquête, puisque l'on considère qu'elle permet d'articuler plus ou moins précisément les dates fournies par les textes et celles attribuées par les archéologues à leur site. Aucune étude sur les rapports entre le mobilier céramique et la guerre ne peut donc faire l'économie d'une réflexion préalable sur l'usage que l'on fait aujourd'hui de la céramique comme élément de datation.

Mobilier céramique et chronologie: quelques remarques

La validité de l'usage de la céramique comme élément de datation est indiscutable. Le problème, en ce qui nous concerne, est celui de la possibilité de mettre en adéquation une datation obtenue par l'analyse du mobilier céramique et une datation fournie par les sources antiques.

Au risque de rappeler une évidence, il faut insister sur le fait que datation archéologique et datation historique relèvent de deux processus différents. En effet, la construction d'une chronologie archéologique "standard" se fait d'abord par l'établissement d'une chronologie relative, grâce à la mise en phase d'états successifs de la culture matérielle ("ibérique ancien", "moyen" ou "récent", "Hallstatt A", "B", "C" ou "D"...). Cette chronologie relative est par la suite ancrée dans la chronologie absolue par tous les moyens permettant d'obtenir des dates calendaires: radiocarbone, dendrochronologie, etc. Une condition *sine qua non* de la validité d'une telle démarche est que les éléments permettant la datation absolue aient été trouvés dans le même contexte que ceux en fonction desquels se construit la chronologie relative, afin d'assurer la réelle adéquation entre les deux. Pour dater un ensemble céramique à l'aide du radiocarbone, il est ainsi indispensable que la céramique et l'élément organique permettant la datation (charbon, os...) aient été trouvés dans la même couche.

A l'inverse, quand on rapproche un ensemble d'éléments matériels et une date tirée des sources littéraires

2 Dans la péninsule Ibérique, de plus en plus nombreux sont les sites pour lesquels est régulièrement proposé un lien avec les guerres de conquête ou tout au moins avec la présence de troupes romaines à un moment donné. Sur cette tendance croissante de la recherche, voir les remarques formulées par Cadiou 2008, *Hibera in terra miles*, avec un bilan provisoire du dossier pp. 296-354 notamment.

3 Sur la céramique des sites numantins: Sanmartí Grego 1985, "Las ánforas romanas", pp. 130-161; Sanmartí Grego et

Principal Ponce 1997, "Las cerámicas de importación", pp. 35-75; Principal Ponce 2000, "Vajilla de barniz negro", pp. 269-279; sur les interprétations divergentes des éléments composant la circonvallation, voir en dernier lieu: Pamment Salvatore 1996, *Roman Republican Castrametation*; Jimeno Martínez 2002, "Numancia", pp. 159-176; Morales Hernández 2005, "Los campamentos y fuertes romanos", pp. 251-258; Dobson 2008, *The Army of the Roman Republic*.

res, on met en relation des éléments trouvés dans un contexte archéologique donné avec une date calendaire totalement extérieure à celui-ci et dont l'élaboration résulte d'un procédé qui n'a rien à voir avec la constitution d'un dépôt archéologique. C'est là un processus fort dangereux. Pourtant, concernant l'époque de l'expansion romaine en péninsule Ibérique, c'est l'usage de cette seconde méthode qui est généralisé, et, pour cause, quasiment tout le travail de typochronologie concernant les périodes antiques mené depuis le début du XX^e siècle s'est appuyé sur ce principe. Pour se limiter au monde romain, rappelons que la chronologie de la céramique sigillée a été établie grâce aux fouilles de camps du *limes* germanique, que l'on savait –ou que l'on supposait– occupés de telle à telle époque, en fonction des récits que nous avaient transmis les sources antiques.

Plus tard, les mêmes principes furent repris par la *classificazione preliminare* de N. Lamboglia pour la céramique à vernis noir des deux cents dernières années de la République romaine⁴, dite céramique "campanienne", puis par J.-P. Morel, mais accompagnés cette fois d'une approche typologique beaucoup plus rigoureuse⁵. Ce dernier dressait la liste des dates calendaires sur lesquelles on pouvait fonder la chronologie de cette même céramique campanienne. Les fondations de colonies, mais aussi les dates connues d'abandon et de destruction de sites lui servaient de points d'ancrage. De façon plus discutable, il s'appuyait aussi sur des sites, certes détruits brutalement, mais dont la datation, non directement connue par le biais des sources littéraires anciennes, était au contraire vaguement déduite d'un contexte historique approximatif: c'est par exemple le cas de l'oppidum de Pech-Maho, que J.-P. Morel jugeait plus vraisemblablement détruit par le "passage des Volsques" que par celui d'Hannibal⁶.

Malgré son intérêt, une telle méthode n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes, que J.-P. Morel lui-même avait pour l'essentiel reconnus et anticipés. La première difficulté, loin d'être marginale, est liée à d'éventuelles occupations antérieures à la fondation d'une colonie et à d'éventuelles réoccupations postérieures à une destruction qui ne seraient pas évoquées par les sources antiques, introduisant ainsi sur un site du mobilier n'appartenant pas à l'horizon chronologique donné par les textes. Mais surtout se pose le problème du seuil à partir duquel une agglomération existe du point de vue archéologique. C'est là un problème sur lequel F. Burillo a récemment attiré l'atten-

tion de façon extrêmement pertinente, à partir de l'exemple de Teruel médiévale⁷. Archéologiquement parlant, cette ville fondée en 1169 n'existe que depuis le début du XIII^e s., et ce malgré la densité importante des fouilles urbaines. Rien ne dit donc que le mobilier le plus ancien retrouvé sur le site d'une colonie, par exemple, soit contemporain de sa fondation. De façon générale, la principale faiblesse de cette méthode est liée à la piètre maîtrise des contextes archéologiques induite par les insuffisances des méthodes de fouille qui, sans être systématiques, n'étaient pas rares avant le début des années 1980.

Certes, ces problèmes sont en partie compensés par la multiplicité des contextes "datés", ce qui permet de croiser les données et de détecter d'éventuelles anomalies –et c'est d'ailleurs là la force du travail remarquable de J.-P. Morel. Il n'en reste pas moins que, même dans ce contexte favorable, la datation archéologique ne peut constituer qu'une approximation, et que cette approximation repose sur un rapprochement jugé légitime entre mobilier archéologique et textes.

Ces travaux portant sur la céramique à vernis noir sont de première importance pour nous, puisque l'abondance relative de celle-ci, son aspect très facilement reconnaissable et la standardisation de son répertoire morphologique en ont fait une des catégories les plus universellement utilisées pour fonder la réflexion chronologique en Méditerranée occidentale, au détriment complet, d'ailleurs, des productions céramiques plus provinciales ou locales.

Pourtant, à bien des égards, la céramique à vernis noir d'époque tardo-républicaine n'a pas que des avantages comme outil de datation. Son homogénéité morphologique et technologique (qui permet par exemple de la classer en trois catégories facilement identifiables, A, B et Boide, et C) est contrebalancée par le fait que son répertoire évolue relativement lentement. De ce fait, si les époques de transition, de recombinaison des répertoires ou d'évolutions rapides dans les techniques de production (comme le passage de la campanienne A "ancienne" à la "moyenne", puis de la "moyenne" à la "tardive") sont susceptibles d'être bien caractérisées, les époques auxquelles les pratiques productives des différents ateliers évoluent peu constituent pour leur part des "plateaux" au sein desquels les seules irrégularités sont constituées par des changements de détail (marquage des vases, forme des pieds, diamètres...) pas toujours évidents à observer lorsqu'on étudie un matériel essentiellement fragmen-

4 Lamboglia 1952, "Per una classificazione preliminare".

5 Morel 1981, *Céramique campanienne*.

6 *Ibid.*, pp. 54-65.

7 Burillo 1998, p. 216.

taire. De plus, ces évolutions marquent bien plus des tendances que des ruptures, et il faut se garder de leur donner plus de signification qu'elles n'en ont: il s'agit avant tout de changements progressifs dans les habitudes de travail, qui n'ont rien d'instantanés ni de linéaires.

Surtout, il convient de souligner que les facteurs prévalant aux évolutions morphologiques et technologiques sont d'ordre économique, liés pour l'essentiel aux pratiques de production et de distribution. Or, si ces dernières peuvent être influencées par le cours des événements historiques (ceux dont nous avons connaissance), elles n'en dépendent nullement. Il est extrêmement peu vraisemblable que la destruction de Numance ait eu un quelconque impact direct sur l'organisation des ateliers d'Ischia. Cette déconnexion entre évolution des pratiques productives et évolution historique est une donnée fondamentale. Il n'y a guère que dans un cas de figure exceptionnel que l'adéquation entre les deux peut être supposée: c'est lorsque l'atelier se trouve sur le territoire d'une cité maltraitée, le plus souvent, en ce qui nous concerne, du fait de l'activité guerrière. Dans ce cas précis, un arrêt de la production au moment de la destruction ou de l'abandon de la ville peut être supposé.

Cette situation trouve une illustration éclatante avec le cas des ateliers de Rosas, des ateliers de céramiques à vernis noir situés dans le nord-est de la Catalogne, dans la province de Gérone. En effet, une étude de synthèse récente portant sur ce site a clairement démontré ce qui a été souvent supposé, à savoir que les ateliers dits "de Rosas" étaient bien situés à Rosas et que leur activité s'interrompait vers -200, peut-être du fait de l'abandon du site en relation avec les campagnes de Caton⁸. Nous savons effectivement que ce dernier assiège *Rhodè* (nom ancien de la ville) en -195⁹. La révision de ce site a amené les auteurs à la conclusion que l'activité des poteries s'était brutalement arrêtée alors même qu'elle était encore très soutenue: plus que d'un déclin progressif, il s'agirait donc d'un démantèlement brutal et volontaire des infrastructures de production¹⁰.

Un tel cas constitue cependant à bien des égards une exception, qui tendrait à confirmer la règle plus générale selon laquelle la localisation et l'activité des ateliers sont déduites des observations concernant la

diffusion des produits qui leurs sont attribués bien plus souvent que de leur fouille. Même si certains ateliers, comme ceux de Calès, sont bien localisés, leur évolution interne reste encore incertaine dans le détail¹¹. En revanche, pour un certain nombre de productions (pour les campaniennes A, B étrusques ou C, mais aussi pour les Ateliers des Petites Estampilles ou pour les céramiques du type de Gnathia), les ateliers eux-mêmes, au sens du lieu physique où se déroulent les activités productives, restent mal connus et parfois même totalement inconnus.

Cet aspect est loin d'être anodin. Ainsi, la diffusion des catégories Byrsa 661 dans la région de Carthage avait amené J.-P. Morel à proposer de localiser la fabrication de ces céramiques dans la capitale punique¹². De ce fait, elles ont été considérées comme caractéristiques des années précédant la destruction de la ville en -146. Cependant, la mise en évidence par V. Escrivá, C. Martín et A. Ribera de leur diffusion à Valence, une ville fondée selon toute vraisemblance en -138, semble démontrer que la diffusion de ces produits s'est poursuivie plus tard dans le II^e s. a.C¹³. De ce fait, ces chercheurs ont rejeté l'attribution de ces productions à Carthage, pour proposer plutôt Calès comme lieu de fabrication. Cet exemple montre bien comment le raisonnement visant à déterminer la portée chronologique d'un type donné de production en déduisant son évolution de l'histoire de l'emplacement supposé de l'atelier peut être fragile. Il serait assez naïf de croire que toutes les difficultés induites par une telle démarche appartiennent au passé.

Les réserves esquissées ci-dessus pourraient parfaitement être étendues à d'autres types de matériels, comme les amphores par exemple. Récemment, on a assisté à une multiplication des constructions de chronologies fines sur la base des inclinaisons de bandeaux d'amphores, parfois calées, de la même façon que pour la céramique campanienne, sur des dates déduites de la lecture des sources écrites¹⁴. Aussi cette méthode est-elle parfois utilisée pour apporter des arguments chronologiques supposés décisifs permettant de pallier l'insuffisance du mobilier retrouvé: un bon exemple en est fourni par la publication récente des premiers résultats de la prospection de Los Planos de Mara, en Aragon, où l'on pense avoir localisé l'emplacement du camp du consul Q. Fulvius Nobilior en

8 Puig et Martín 2006, *La colònia grega de Rhode*.

9 Liv. 34.8.4.

10 Puig et Martín 2006, *La colònia grega de Rhode*, p. 471.

11 Pedroni 1986, *Ceramica a vernice nera da Cales*; *Id.* 1990, *Ceramica a vernice nera da Cales*, 2; *Id.* 2000, "Produzione e diffusione".

12 Morel 1983, "La céramique à vernis noir de Carthage-

Byrsa"; *Id.* 1986, "La céramique à vernis noir de Carthage".

13 Escrivá Torres *et alii.* 1992, "Unas producciones minoritarias", rediscuté par Morel 1998, "Les importations de céramiques du III^e siècle".

14 Poux 1998, "Les amphores et la chronologie"; synthèse des travaux les plus récents dans *Id.* 2004, *L'âge du vin*, pp. 45-50.





Unico Bordo	Altura/Anchura	Procedencia	Fecha
	0,35	Segedon-Ampurias	- 209 a. C.
	0,66	Murala - Ampurias	- 170 a. C.
	0,89	Campamento Segeda - Los Planos	- 153 a. C.
	1,34	Campamento Numancia - Peña Redonda	- 133 a. C.

Figure 1. Proposition de datation du fragment de bord d'amphore trouvé sur le site de Los Planos (d'après Burillo Mozota 2006, "La ciudad estado de Segeda I", p. 238, fig. 47).

153¹⁵. L'indice de l'inclinaison du bandeau d'un unique fragment de bord d'amphore gréco-italique étant inférieur à celui constaté pour les fragments d'amphore de la circonvallation de Numance datée de -133 (fig. 1), cette comparaison suffit à valider la datation du site de -153 et par conséquent l'attribution du camp supposé à Nobilior lui-même¹⁶. Il est évident néanmoins que la préférence pour une datation aussi précise dépend surtout de la proximité du lieu de trouvaille du fragment avec le site très probable de *Segeda* (Segeda I)¹⁷, une ville celtibère dont Appien nous dit qu'elle fut menacée par l'armée du consul cette année-là¹⁸.

Certes, une caractéristique propre aux amphores permet de rendre une telle démarche plus fondée que dans le cas des céramiques campaniennes: en effet, le col d'une amphore porte parfois une marque consulaire indiquant selon toute vraisemblance le millésime du vin qu'elle contenait¹⁹. Si l'interprétation communément admise de ces marques est bien la bonne, celles-ci ne se réfèrent pas directement à la date de confection de

l'amphore, mais elles n'en constituent pas moins une bonne approximation qui ne peut dépasser les dix ans. Cependant, le nombre de dates consulaires connues pour la période nous concernant (seize) constitue une série statistique bien réduite pour tirer des conclusions très assurées sur l'évolution morphologique des amphores. De façon générale, il est admis que les grands types en fonction desquels on classe les amphores les plus fréquentes pour l'époque qui nous intéresse (Gréco-Italiqes, Dr1a, Dr1b et Dr1c) manquent de précision et d'objectivité dans leur définition. Toutefois, les critères morphométriques appliqués à des parties isolées de l'amphore ne peuvent compenser que partiellement cette imprécision. Les amphores, comme toute céramique produite à la main, même avec l'aide du tour rapide, ne sont pas des récipients totalement standardisés. Le degré de variabilité morphologique d'un récipient augmente avec sa taille, le nombre d'intervenants et la dissémination des lieux de production (l'un et l'autre sont très importants pour l'époque qui nous concerne) même si l'intention du potier est l'obtention de récipients identiques²⁰. Or, ce qui est recherché dans le cas des amphores est la standardisation de la capacité de contenance, pas celle de la forme, ce qui signifie qu'aucune évolution morphologique ne peut être ni brutale, ni linéaire, comme ce serait le cas si une norme s'imposait soudainement au détriment d'une autre plus ancienne. Les changements observés peuvent donc tout au mieux rendre compte d'une tendance évolutive, peut-être liée à des modifications dans les habitudes de travail se diffusant peu à peu de potiers à potiers, puis d'ateliers en ateliers. Dans ces conditions, on ne peut guère espérer, à partir de la forme des amphores, donner de datation dont la précision soit inférieure au quart de siècle.

Notre propos n'est évidemment pas de nier toute validité à la construction des chronologies archéologiques concernant l'époque tardo-républicaine, en dépit de l'empirisme très prononcé de celles-ci. La multiplicité des contextes et les recoupements possibles entre différentes catégories céramiques, ainsi que les travaux de fond portant sur des sites à occupation longue

15 Burillo Mozota 2006, "La ciudad estado de Segeda I", pp. 237-239; *Id.* 2007, "Los Planos de Mara", pp. 284-286.

16 Burillo Mozota 2006, "La ciudad estado de Segeda I", pp. 238-239. Le volume de mobilier céramique retrouvé lors de la prospection n'est pas précisé, mais il est apparemment faible. En dehors du fragment de bord dont il est ici question, l'identification et la chronologie exacte des différents fragments sont encore indéterminées, leur analyse étant en cours.

17 Sur la localisation de *Segeda*, on trouve l'état le plus récent de la question dans: Burillo Mozota 2006, "Segeda and Rome", pp. 159-171; Burillo Mozota (éd.) 2006, *Segeda y su contexto histórico*.

18 App., *Ib.* 45. Appien n'écrit pas que Nobilior avait installé son camp devant la ville celtibère, mais l'historiographie moderne suppose cela comme le cas de figure le plus vraisemblable. C'est la mention par Appien de l'abandon de la ville par ses habitants à l'annonce de l'arrivée de l'armée consulaire qui fait supposer que les Romains auraient ensuite occupé le site d'une manière ou d'une autre.

19 Premier traitement systématique dans Poux 1998, "Les amphores et la chronologie"; sur le vieillissement du vin: Tchernia 1986, *Le vin de l'Italie romaine*, pp. 29-32.

20 Sur cet aspect: Arcelin-Pradelles et Laubenheimer 1985, "La notion de série", pp. 132-134.

dont l'analyse n'était liée à aucun préjugé historique (on pourrait citer comme exemple le cas de Lattes, Hérault) permettent de compenser les difficultés évoquées ci-dessus. Cependant, on ne peut nier que, d'une part du fait des spécificités du mobilier d'époque républicaine²¹, d'autre part du fait des méthodes employées pour obtenir les datations absolues pour les lots de mobilier, une marge d'incertitude est inévitable. Nos datations sont donc inévitablement fluctuantes et ne peuvent être définies que sous la forme de "fourchettes" chronologiques aux limites quelque peu arbitraires, dont la durée peut difficilement descendre en dessous de 25 ans ou, pour les ensembles quantitativement importants, sous la forme d'approximation à une date conventionnelle ("vers -75"). Ceci signifie que le recours au mobilier importé ne permettra jamais de fixer avec certitude des dates calendaires précises ou dont la valeur serait autre que conventionnelle.

Mobilier céramique et "histoire-bataille": une adéquation possible?

Utiliser la céramique pour démontrer l'adéquation entre une situation archéologique et un événement historique lié au domaine de la guerre est méthodologiquement périlleux. Il y a certes des contextes où l'on peut s'y aventurer sans trop de risques: ce sont ceux dans lesquels, sur un site désigné explicitement par les sources antiques, une fouille révèle des vestiges interprétables sans ambiguïtés comme résultant d'un fait de guerre, et pour lequel le mobilier céramique fournit une date compatible avec celle donnée dans les sources. A notre connaissance, en péninsule Ibérique, ce cas ne se présente réellement que deux fois: à Valence²² et à Numance²³, c'est-à-dire dans deux cas où la céramique ne constitue qu'un élément parmi d'autres, dont le plus important est la concordance entre un contexte parfaitement compris et maîtrisé et des sources antiques dénuées d'ambiguïtés.

En dépit de cela, les datations ancrées dans l'événementiel sont extrêmement répandues. Certes, elles ne sont jamais aberrantes, comme elles ont pu l'être par le passé, à une époque où les recherches sur la céramique étaient trop embryonnaires pour permettre l'établissement de datations bien définies. Il faut même reconnaître qu'elles sont toujours compatibles avec le

matériel découvert, bien qu'à des degrés variables. Rien d'étonnant à cela: elles sont généralement le résultat de travaux d'archéologues connaissant remarquablement bien le mobilier céramique et sa chronologie. Cependant, elles se caractérisent aussi, selon nous, par le choix délibéré et quelque peu arbitraire d'une phase chronologique donnée au sein de celle, en réalité plus large, fournie par le mobilier céramique lui-même. C'est ainsi que certaines dates sont devenues de véritables points d'attraction dans l'établissement des datations archéologiques. Pour les régions et l'époque qui nous concernent, deux périodes semblent plus particulièrement jouer ce rôle d'attraction.

En Catalogne et sur le littoral oriental de la péninsule, les événements relatifs à la Deuxième Guerre Punique (-218/-206), en particulier la révolte d'Indibilis et Mandonius (en -206), mais surtout les révoltes autant réprimées que provoquées par Caton en -195²⁴, constituent d'importantes références. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le très intéressant volume de la collection *Arqueomediterrània* consacré aux faciès céramiques d'importation dans ces régions²⁵. Dans ce volume, la démarche par ailleurs rigoureuse des archéologues est fortement marquée par la recherche de l'ancrage événementiel. Ainsi, F. Sala, parlant de la Contestanie, se demande ce qui, de la marche des Romains vers Carthagène en -209 ou de la répression de Caton en -195 –avec une préférence marquée pour la première date–, rend le mieux compte des modalités de constitution du registre archéologique²⁶. Concernant les sites du centre de la façade littorale catalane, J. Sanmartí, J. García, D. Asensio et J. Principal proposent une chronologie relative des abandons de site. Ils proposent à titre d'hypothèse un abandon d'Alorda Park en -195, qui fixerait un *terminus ante quem* à l'abandon du Turó del Vent, daté sur cette base des environs de -218 ou de -205²⁷. Même dans des contributions moins centrées sur la caractérisation événementielle, la référence à une date historique précise est de mise. Ainsi, H. Bonet et C. Mata, qui découpent pourtant leur contribution en fonction de repères chronologiques conventionnels, mettent l'accent sur le fait que le seul point d'ancrage pour le pays valencien est constitué par les révoltes de -197²⁸. Plus récemment, deux dates ont également été proposées pour la destruction

21 On préfère ce terme à celui de "fin de l'âge du Fer" parce que, pour les espaces qui nous concernent, l'essentiel, sinon la totalité, des céramiques sollicitées pour fixer les chronologies sont des importations italiennes.

22 Ribera et Calvo Gálvez 1995, "La primera evidencia arqueológica".

23 Même si le dossier céramique apparaît dans ce cas comme partiellement compliqué par les réoccupations successives: voir à ce sujet les pertinentes remarques de Dobson 2008, *The Army of the Roman Republic*, pp. 32-41.

24 Richardson 1998, *Hispania y los Romanos*, pp. 52-54.

25 Ramon Torres et alii 1998, *Les faciès ceràmiques d'importació*.

26 Sala 1998, "Los problemas de caracterización", p. 46.

27 Sanmartí et alii 1998, "Les faciès ceràmiques d'importació", p. 124.

28 Bonet Rosado et Mata Parreño 1998, "Las cerámicas de importación", p. 70.

du Castelet de Banyoles de Tivissa: -206 sur la base du mobilier céramique²⁹, -195 sur celle du matériel numismatique³⁰.

En Aragon, ce sont les Guerres Celtibères, mais surtout les Guerres Sertoriennes qui semblent retenir l'attention. Ainsi, Botorrita, La Caridad de Caminreal, Azaila et d'autres sont considérés avoir été détruits au cours des années -70³¹.

Cet intérêt pour retrouver les traces archéologiques de la conquête romaine a eu à coup sûr d'importantes conséquences positives. C'est entre autres grâce à lui que le nord-est de la péninsule Ibérique est l'une des régions où la recherche et la réflexion sur le mobilier céramique et sa portée chronologique est la plus aboutie. Cependant, la simple possibilité d'identifier et d'individualiser des horizons séparés par des intervalles aussi serrés que -205 et -195 peut être discutée. Les notions d'"horizon" ou de "faciès" sont celles qui rendent le mieux compte de la nature du raisonnement mis en œuvre lorsqu'on essaie de caractériser sur la base du mobilier céramique une série de destructions brutales contemporaines. Cependant, le fait que deux lots de matériels présentent les mêmes caractéristiques tant du point de vue des proportions des diverses céramiques que de celui de leur morphologie ne saurait garantir leur exacte contemporanéité, c'est-à-dire leur "fossilisation" en tant que dépôt archéologique à quelques mois d'intervalles. Les variables inhérentes aux pratiques de distribution et surtout d'utilisation des produits, innombrables si l'on prend en compte des éléments aussi triviaux, par exemple, que la probabilité d'un bris accidentel des vases, celles induites par les modalités de constitution des dépôts archéologiques et leur évolution entre leur constitution et leur fouille –celles aussi créées par la propre subjectivité de l'archéologue– sont si importantes qu'elles ne permettent en aucun cas de postuler la possibilité d'une évolution régulière et linéaire des faciès céramiques sur des laps de temps aussi brefs. Les intervalles de temps serrés que nous livrent les sources textuelles, le temps "construit" par les historiens antiques, rythmé par les événements qui avaient une signification dans leur optique et les lots de mobilier livrés par la stratigraphie archéologique sont le produit de deux réalités différentes. Les textes sont issus à des degrés variables des témoignages des contemporains des événements; les données archéologiques résultent d'observations faites de nos jours par les archéologues. On ne peut

observer la même chose de deux points aussi éloignés.

On peut légitimement se demander si l'impact sur les grilles de datations d'écart de l'ordre d'une ou de quelques dizaines d'années (admettre "-206" à la place de "vers -200" ou de "-225/-200") est très important dans la construction globale du discours archéologique. En revanche, il est certain que cette préférence pour un ancrage événementiel des datations archéologiques acquiert une plus grande importance lorsque l'on réfléchit plus spécifiquement aux problèmes de l'impact archéologique des faits de guerre.

En effet, cette méthode revient en fait à chercher sur le terrain la manifestation concrète d'un événement historique. Dans cette perspective, on s'attache donc à démontrer l'adéquation entre datation archéologique et datation historique. Le problème est que cette démarche est biaisée par avance par l'idée que l'archéologue se fait de l'importance d'un événement donné.

Les sources antiques nous relatent les faits de guerre à deux échelles. Ils peuvent concerner une ville en particulier, qui apparaît à l'archéologue comme un site archéologique s'il arrive à l'identifier sur le terrain (c'est par exemple le cas d'une des deux *Contrebia*, capturée par Sertorius en -77 ou -76³²), mais aussi un lieu où deux armées se rencontrent (un champ de bataille), ou encore un lieu où stationne une armée en campagne (un camp romain). Tous ces lieux peuvent bien évidemment être localisés avec des degrés de précision extrêmement variables, et leur identification sur le terrain pourra aussi bien tenir de la certitude que de la spéculation la plus totale en fonction des informations données par le texte antique. L'autre échelle est celle de la région, qui devient à moment donné le centre de l'attention de l'historien ancien du fait qu'elle sert de théâtre à une campagne militaire. Dans ce cas, et c'est particulièrement sensible en ce qui concerne les campagnes de Caton³³, les passages indiquant avec précision le nom de sites identifiés sur le terrain peuvent être rares.

Dans un cas comme dans l'autre, la recherche de concordances va conduire à porter une extrême attention à tous les signes archéologiques qui peuvent se rapporter à l'événement historique pris comme référence. Sans rentrer dans les problèmes d'interprétation qui peuvent se poser concernant l'identification archéologique d'un événement traumatique, on peut remarquer que la céramique n'est alors plus du tout sollicitée

29 Asensio i Vilaró *et alii* 2002, "El nucli ibèric del Castelet de Banyoles".

30 Tarradell-Font 2003-2004, "Les monedes del Castelet de Banyoles".

31 Synthèse dans Beltrán Lloris 2002, "La etapa de Sertorio".

32 Liv. frgt. 91. Sur ce problème: Beltrán Lloris *et alii* 2000, *Roma en la Cuenca Media del Ebro*, pp. 35-37.

33 Moret, dans ce volume.



Figure 2. Proposition de localisation du "camp sertorien" à l'est de La Cabañeta (d'après Ferreruela Gonzalvo et Mínguez Morales 2007, "La Cabañeta", p. 236).

comme élément de datation objectif, mais devient au mieux un élément de confirmation de l'interprétation historico-archéologique.

Cette soumission des traces archéologiques aux données des sources classiques est illustrée par certains aspects du dossier de La Cabañeta. Dans leurs publications les plus récentes, A. Ferreruela et J. A. Mínguez proposent ainsi de dater de l'époque sertorienne le vaste espace jouxtant immédiatement le site à l'est qu'ils interprètent comme l'emplacement d'un camp militaire romain (fig. 2): en effet, à cet endroit, sur une superficie de 10 ha., ont été retrouvés quelques traces de murs et du matériel céramique, où dominant, semble-t-il, les productions indigènes³⁴. Cette particularité du faciès céramique du secteur oriental extramuros est présentée comme un élément, sinon de preuve, du

moins d'appui de l'hypothèse, dans la mesure où les troupes de Sertorius sont censées avoir compté "de nombreux contingents indigènes"³⁵. Quant à la rareté des vestiges de construction, elle s'accorderait avec le fait qu'il s'agissait d'un camp temporaire. Toutefois, ces arguments archéologiques, dont la céramique est le principal, ne fondent ni la datation, ni l'interprétation, contrairement à ce qui est parfois affirmé. Le fait que les publications n'éprouvent pas le besoin de détailler la composition du mobilier le montre d'ailleurs assez bien. En réalité, l'hypothèse du camp sertorien dérive en premier lieu de la proposition d'identifier La Cabañeta avec l'*oppidum quod Castra Aelia uocatur* dont l'existence est évoquée par Tite-Live pour l'hiver -77-76³⁶. Comme la céramique d'importation retrouvée *intramuros* est jugée compatible avec une destruction

34 Ferreruela Gonzalvo et Mínguez Morales 2006, "Secundum oppidum", pp. 679-680; Ferreruela Gonzalvo et Mínguez Morales 2007, "La Cabañeta", p. 236. Aucune fouille cependant n'a été encore réalisée, seulement des prospections. En outre, la composition précise de ce matériel n'est jamais spécifiée dans les publications disponibles. On comprend seulement que le mobilier contient "une plus grande proportion de matériel ibérique" que le site même de La Cabañeta, où domine très nettement une culture matérielle de type italique dans le contexte d'un urbanisme très romanisé. Sur La Cabañeta, voir aussi : Ferreruela Gonzalvo et Mínguez Morales 2001, "Un nuevo descubrimiento epigráfico"; *Id.*

2003, "Un nuevo descubrimiento epigráfico"; Ferreruela Gonzalvo et *alii* 2003, "Una inscripción republicana".

35 Ferreruela Gonzalvo et Mínguez Morales 2006, "Secundum oppidum", p. 679.

36 Liv. frgt. 91. 3. Les arguments en faveur d'une telle identification sont les suivants: la chronologie probable du site (milieu IIe-premier tiers du Ier s. a.C.); un urbanisme très marqué par l'influence italienne (thermes, *horrea*, inscription latine sur *opus signinum*); une morphologie jugée d'origine castre (forme rectangulaire, large fossé en W). A ce sujet, voir en dernier lieu Ferreruela Gonzalvo et Mínguez Morales 2007, "La Cabañeta", p. 236.

du site vers -75, c'est donc *in fine* l'information transmise par les textes littéraires classiques qui oriente ensuite définitivement le calage chronologique et l'interprétation des rares vestiges sur le terrain. Comme Tite-Live écrit que Sertorius avait fait construire son camp d'hiver (*hibernacula*) derrière la ville (*secundum oppidum*), l'emplacement de celui-ci est alors supposé se trouver au-delà des limites de l'agglomération, depuis le point de vue d'une armée venue depuis l'ouest en longeant le fleuve, c'est-à-dire à l'est. Si La Cabañeta est bien *Castra Aelia*, alors les seules traces observables dans son voisinage oriental n'ont plus besoin d'être interprétées autrement que comme ce camp. Pourtant, rien n'empêche a priori que l'espace de 10 ha, le seul où les prospections continuent à révéler la présence de matériel à l'extérieur du fossé, puisse correspondre à une zone de faubourgs extramuros³⁷. Le peu de vestiges de constructions attestés pour le moment peut tout simplement s'expliquer par le fait que l'habitat y a laissé des traces plus légères que les édifices intramuros ou bien que les structures lui correspondant n'ont pas encore été trouvées³⁸. Doit-on alors penser à un établissement civil, comme on le croyait possible au départ, ou bien à un établissement militaire, comme on préfère l'affirmer désormais? Au fond, il faut reconnaître que la question n'est pas tranchée par l'archéologie, mais par l'autorité des sources classiques et aussi par l'espoir de faire sortir de son anonymat un site pourtant déjà exceptionnel à plus d'un titre.

Plus le degré d'incertitude des textes augmente, plus ce type de démarche est risqué et plus son impact est trompeur. A partir du moment où l'archéologue recherche sur le terrain une "réalité" issue des sources anciennes, il ne se place plus de fait en position critique, mais dans une position que l'on pourrait qualifier de "crédule". L'explication livrée par le texte prend le

pas sur toute autre, alors même que celui-ci peut être très partial. Ainsi, le récit livien des campagnes cato-niennes et le bilan extrêmement surprenant qu'il en livre semble très dépendant des mémoires de Caton lui-même, dont la rédaction n'était pas dénuée d'arrière-pensées politiques. Sa revendication du démantèlement de toutes les fortifications situées au nord de l'Ebre³⁹ tient très nettement de l'exagération dans un but de propagande politique⁴⁰. Interpréter des vestiges archéologiques à la lumière de ses déclarations revient à accorder au consul de -195 une belle victoire posthume. Surtout, l'archéologie renonce à éclairer le problème de la guerre sous un angle qui lui serait propre pour se placer en situation de dépendance face aux sources antiques, dont la véracité est parfois acceptée sans discussion.

Cette situation peut encore empirer si l'on décide de tenir la spéculation pour un fait, et d'utiliser celui-ci pour fonder la chronologie d'ensembles céramiques, parfois même en dépit de relatives incohérences. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, M. Beltrán Lloris a essayé de retrouver les traces archéologiques des guerres sertoriennes dans la vallée de l'Ebre à partir des sources antiques⁴¹. Plus précisément, il a tenté, en s'appuyant sur des données nombreuses, de définir un "faciès" correspondant à l'étape sertorienne dans la vallée de l'Ebre, principalement sur la base du matériel céramique. Il postulait donc par là même l'existence d'une phase sertorienne, à comprendre comme une série de destructions frappant les sites de la région et résultant des guerres des années -78/-72. Cette tentative se fonde sur une idée dérivée de la lecture des auteurs antiques. Or, elle aboutit selon nous à un nivellement artificiel d'ensembles assez différents. L'exemple le plus clair est donné par le traitement statistique des céramiques à vernis noir (fig. 3).

37 Cette alternative n'était pas écartée dans les premières publications et l'occupation de cette zone orientale extramuros était alors rapportée "a otra población complementaria de la misma ciudad o a un contingente militar excepcional": Martín-Bueno 2000, "La Cabañeta", p. 67; voir aussi Ferreruela Gonzalvo et Mínguez Morales 2002, "La Cabañeta", pp. 210-211, qui évoquent "la amplia zona de habitación externa al foso" pour laquelle ils admettent la possibilité d'"un trazado regularizado". Toutefois, l'hypothèse du camp auxiliaire a été systématiquement privilégiée depuis, même si elle reste jusqu'à aujourd'hui présentée obstinément comme une pure "hipótesis de trabajo", faute de fouilles: Ferreruela Gonzalvo et Mínguez Morales 2001, "Un nuevo descubrimiento epigráfico", p. 248; Id. 2002, "La Cabañeta", p. 214; Id. 2003, "Dos modelos de implantación urbana", p. 259; Id. 2006, "Secundum oppidum", p. 679.

38 Les fouilles effectuées entre 1997 et 2003 ont concerné exclusivement le secteur intramuros. Ferreruela Gonzalvo et Mínguez Morales 2006, "Secundum oppidum", p. 680 insistent d'ailleurs, en conclusion de leur article, sur la limite évidente que constitue cette absence d'intervention archéologique

approfondie dans le secteur extramuros: "tampoco se ha podido todavía sondear la zona exterior del foso para comprobar si los restos que en ella aparecen corresponden con seguridad o no a un campamento estacional". De leur propre aveu, ce constat est toujours valable depuis: Id. 2007, "La Cabañeta", p. 236.

39 Liv. 34.17.

40 Moret 1996, *Les fortifications ibériques*, pp. 37-38. Cette vantardise est d'autant plus creuse que l'efficacité de la campagne de Caton semble loin d'avoir été radicale: comme l'a noté P. Moret, ce dernier devra par la suite assiéger l'oppidum de *Bergium* (Liv. 34.20-21).

41 Beltrán Lloris 1995, *Azaila*, pp. 243-257; Id. 2002, "La etapa de Sertorio". Nous avons choisi ici de commenter les travaux de ce chercheur parce qu'ils sont particulièrement en adéquation avec les questions soulevées dans ce volume. Il convient toutefois de souligner que si nous pouvons émettre ici les quelques remarques qui suivent, ce n'est que parce que son intense activité de recherche et ses nombreuses publications nous donnent une base de qualité pour le faire.

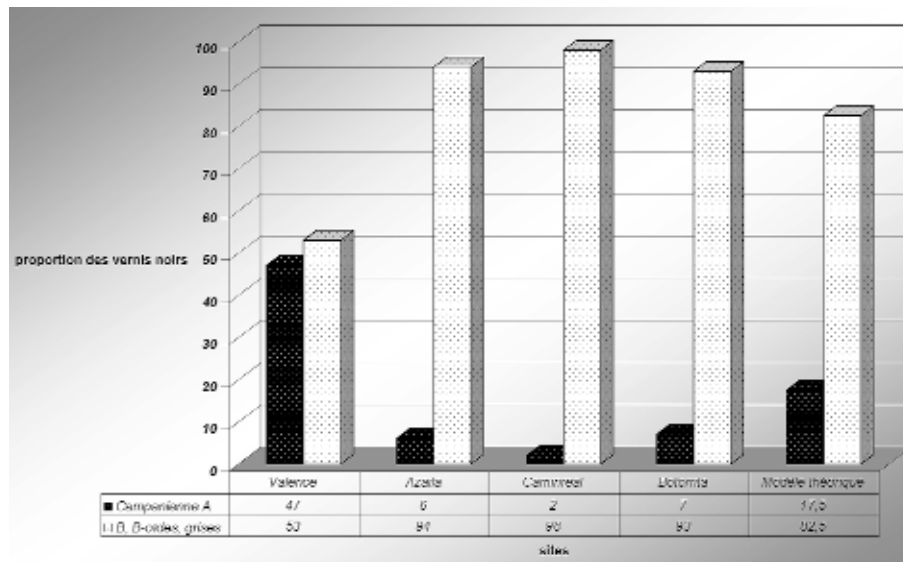


Figure 3. Proportions au sein des céramiques à vernis noir, entre les campaniennes A et les autres productions (surtout campaniennes du cercle de la B) à Valence (site de référence) et sur quelques sites de la vallée de l'Ebre, d'après les chiffres donnés par Beltrán Lloris, 2002. Tous ces sites sont datés d'une même phase (autour de -75) alors qu'ils présentent des caractéristiques très disparates.

Le rapport entre céramiques campaniennes A et campaniennes du cercle de la B est l'un des éléments les plus évolutifs de l'époque. De ce fait, il permet de définir assez précisément dans quelle partie de la période -125/-50 on se trouve⁴². On pourrait donc s'attendre à ce que des sites détruits dans un laps de temps de six ans présentent des proportions à peu près comparables, et c'est précisément ce qui amène M. Beltrán Lloris à comparer les ensembles céramiques des sites de la vallée de l'Ebre dont il attribue la destruction aux guerres sertoriennes à celui de Valence, un des rares contextes dont l'attribution à cette période ne saurait être contestée. Or, si à Valence la proportion de campanienne A représente presque la moitié de l'ensemble des vernis noirs, celle-ci tombe à moins de 10 % pour les sites de la vallée de l'Ebre, jusqu'à 2% à La Caridad de Caminreal. Le résultat de la comparaison semble donc plutôt contredire le point de vue de M. Beltrán Lloris: plutôt que de supposer des différences de faciès régionaux, difficilement explicables dans le contexte global de la Méditerranée occidentale, relativement bien connu aujourd'hui, il convient d'admettre que la destruction de ces sites ne s'est pas faite à la même époque.

La première conséquence de cette survalorisation des sources textuelles qui crée des dates pivots autour desquelles se focalisent les datations archéologiques est donc de surestimer l'impact d'un événement guerrier dans une région donnée: ramenées à un laps de temps plus étroit que celui que le matériel archéologique permet réellement de caractériser, les destructions de sites semblent se succéder de façon soutenue dans toute une région, évoquant un conflit de haute intensité n'épargnant aucune communauté indigène. Or, cette restitution, dont nous avons montré qu'elle est plus fortement suggérée par les sources historiques que par la datation du mobilier céramique, est sans doute une simplification excessive d'une réalité plus complexe.

Cependant, l'impact de cet ancrage événementiel des grilles de datation ne se réduit pas à cela. La boucle est bouclée lorsque la date supposée de destruction d'un site (par ailleurs jamais mentionné dans les sources anciennes, comme par exemple la citadelle des Toixoneres, El Castellet de Banyoles de Tivissa ou le Cabezo de Alcalá de Azaila) acquiert ensuite valeur de référence pour la datation d'autres sites et d'autres catégories de mobilier. Ce processus peut se caractériser par l'élaboration d'un faciès théorique tel que celui

42 Pour les périodes les plus récentes, l'apparition d'ateliers de céramiques à vernis noir en contexte provincial (produisant souvent des céramiques à pâte grise) est également un bon

point de repère. Sur ces aspects, voir: Aquilué Abadias *et alii* (coord.) 2000, *La ceràmica de vernís negra*.

que M. Beltrán Lloris propose pour l'époque de Sertorius dans la vallée de l'Ebre, qui présente l'inconvénient de ne jamais avoir été observé de façon concrète. Tout site dont les couches d'abandon ou de destruction présenteront un faciès comparable sera alors irrémédiablement daté et interprété en fonction de la même grille d'analyse, et risque de devenir lui-même une référence, générant ainsi un phénomène d'entraînement sur les conséquences duquel il n'est pas utile de revenir⁴³. Par ailleurs, ces sites devenus des références vont servir de jalon pour la datation d'autres types de mobilier, des monnaies par exemple, lesquelles seront à leur tour exploitées comme marqueurs chronologiques, mais aussi comme témoins indirects des guerres narrées par les textes antiques, contribuant également au phénomène de surévaluation analysé précédemment.

Le processus devient alors particulièrement complexe et périlleux. L'interprétation que l'on fait d'un texte est projetée sur le terrain. Les données chronologiques issues de l'analyse du mobilier céramique sont "forcées" pour abonder dans le sens de cette interprétation, qui sert alors à fonder la chronologie d'autres mobiliers et à interpréter des observations archéologiques faites par ailleurs. Tout ce processus donne encore plus d'impact au texte d'origine, qui sera alors de plus en plus sollicité comme fondement d'une interprétation. Et ainsi de suite...

Vers une possible solution?

Est-il possible de sortir d'une telle spirale interprétative? Sans doute, si l'on accepte que données historiques et données archéologiques appartiennent à deux champs différents, et que le temps de l'historien et celui de l'archéologue ne peuvent être intégralement mis en parallèle, pour tout au mieux se rencontrer ponctuellement. Dans cette optique, la solution semble être de revenir à la construction d'une chronologie relative, et d'accepter le caractère nécessairement approximatif de son rapport avec la chronologie absolue.

Dans l'état actuel de la recherche, c'est sans doute le mobilier d'importation, principalement d'origine itali-

que, qui se prête le mieux à ce travail. Les récentes synthèses régionales ou macrorégionales⁴⁴ permettent de proposer une première grille de datation, exclusivement valides pour les régions de la façade méditerranéenne de la péninsule Ibérique, du Roussillon et du Languedoc occidental, résumée à la fig. 4⁴⁵. L'ancrage en chronologie absolue, très dépendant des travaux antérieurs, est exclusivement constitué de dates conventionnelles, qui semblent mieux rendre compte du champ des possibles en matière d'usage de la céramique comme élément de datation. Toutefois, on remarquera que les périodes où les évolutions sont les plus fortes, comme par exemple la période -50/-35, peuvent être caractérisées avec plus de précision, principalement parce qu'il s'agit d'une époque de développement de productions très spécifiques (campaniennes à pâte grise aux formes dérivées du cercle de la B, céramiques arétines à vernis noir, premières productions typiques de la province de Citérieure).

L'application de cette grille offre une vision radicalement différente de celle que peut offrir la datation à base événementielle. Plutôt que de mettre l'accent sur un moment, elle met l'accent sur des tendances: la multiplication de la destruction ou de l'abandon de sites entre -200 et les environs de -180 n'apparaît plus comme un phénomène dont la cause est unique et connue (la campagne de Caton en -195), mais plutôt comme la conséquence d'une recomposition de l'habitat indigène aux causes multiples⁴⁶. Les possibilités d'interprétation sont alors nettement plus ouvertes. Ainsi peut-on dans certain cas supposer des conflits peu ou mal attestés par les sources antiques, très localisés et ne faisant pas forcément intervenir l'occupant romain, ou encore des abandons de site forcés ou provoqués par la dégradation des conséquences économiques due par exemple à l'entrée en vigueur de traités de paix défavorables qui se traduisent pour une communauté donnée par une amputation territoriale, etc. Bref, réintroduire l'élément d'incertitude dans notre raisonnement permet d'offrir une analyse plus subtile de la guerre et de son impact. Celle-ci apparaît alors comme un phénomène à portée variable et aux multi-

43 Il n'est pas anodin de rappeler ici que le faciès céramique des camps de Numance et de Renieblas constitue un parallèle systématiquement invoqué pour prouver le caractère militaire d'un site dont le matériel céramique présente des analogies avec le leur.

44 Parmi celles-ci, rappelons l'ouvrage collectif déjà cité d'Aquilué Abadias *et alii* (coord.) 2000, *La ceràmica de vernis negre*, qui constitue un vrai jalon dans la réflexion sur la céramique campanienne, mais aussi la synthèse fondamentale sur Narbonne de C. Sanchez 2003, *Le mobilier céramique de Narbonne*, ainsi que les travaux de J. Principal 1998, *Las importaciones de vajilla fina*, et d'A. Ribera 1998, *La fundació de València*, et, de façon plus modeste, ceux de l'un d'entre

nous sur le midi Toulousain et le Languedoc occidental (Gorgues 2005, *Economie et société*) et la vallée du Matarrània (Moret *et alii* 2007, *Ibèros del Matarrània*).

45 Le Languedoc Oriental et la Provence s'inscrivent dans une toute autre dynamique, où les céramiques à vernis noir restent jusqu'à la fin dominées par les campaniennes A: Arcelin 2000, "Les importations de vaisselle italique". Cette chronologie est présentée plus amplement dans Gorgues 2005, *Economie et société*, vol. I, pp. 71-73.

46 Pour une application de cette grille aux espaces allant de l'Ebre à l'Hérault et à la moyenne vallée de la Garonne: Gorgues 2005, *Economie et société*, vol. I, pp. 71-73 et vol. II, fig. 8.

Période	Vernis noir	Amphores	Autres
250/200	Principalement productions de Rosas.	Amphores ibériques, massaliètes tardives rares, amphores puniques.	Productions de céramiques tournées variables selon les régions.
Vers 200	Développement des importations de Camp-A ancienne, rapide perte d'importance des productions de Rosas	Développement des amphores gréco-italiques. Disparition des massaliètes.	Productions de céramiques tournées variables selon les régions.
200/180?	Monopole des Camp-A. Transition progressive du type ancien auype classique.	Amphores gréco-italiques et, plus sporadiquement, puniques. Repli des amphores ibériques.	Productions de céramiques tournées variables selon les régions.
180/125	Evolution progressive du faciès des Camp-A classique	Amphores gréco-italiques, puis transition vers le type Dr1a (vers 130)	Productions de céramiques tournées variables selon les régions.
125/100	CAMP-A classique et tardive. Présence sporadique de B étrusque et de Calès	Amphores italiques, principalement Dr1a.	Début des importations de céramiques communes italiques.
100/75	Prise d'importance progressive de la B, jusqu'à surclasser la A vers -75.	Apparition des Dr1b et C. Les trois types cohabiteront jusqu'à l'époque augustéenne.	Importation de céramiques communes italiques.
75/50	Part prépondérante de la B	Ponctuellement, part prépondérante de la Dr1b. Début des productions d'amphores de type italique en Tarraconaise (imitations de Dr1).	Fort développement des importations de céramiques communes; début des productions de type italique en milieu provincial.
50/35	B et imitations de B à pâte grise. A tardive résiduelle. Arétines à vernis noir rares.	Dr1 dominante, mais début des productions typiquement Tarraconaises (Laétaniennes 1, Pascual 1...).	Fort développement des productions italiques en milieu provincial: céramiques communes, imitations de céramiques fines...
35/1	B importante au début de la période, puis résiduelle. Sigillée italique et présigillées dominent dès 25.	Dr1 au début de la période. Pascual 1, Dressel 2-4, Dressel 7/11, Dressel 20...	Céramiques communes de type romain.

Figure 4. Proposition de grille de datation à partir du mobilier céramique, d'après Gorgues 2005, vol. II, fig. 7.

ples facettes, dont les conséquences s'évalent dans le temps: le nouvel ordre issu de la paix peut être tout aussi fatal pour une communauté indigène que la prise de son agglomération principale par un quelconque ennemi.

Bien évidemment, il n'est pas question de renoncer à améliorer la précision de nos outils chronologiques. Mais cette précision ne saurait être beaucoup accrue par la seule étude des faciès de mobilier d'importation, déjà très sollicités. Une première solution pourrait plutôt résider dans la recherche d'éléments caractéristiques d'une période, parfois typiques d'une région donnée.

Il en va ainsi, par exemple, des mortiers à inscriptions bilingues de la vallée de l'Ebre, en général datés de l'époque sertorienne, du fait de leur présence sur

des sites censés avoir été détruits à ce moment⁴⁷. Ces mortiers sont principalement connus parce que trois d'entre eux portent chacun deux estampilles, l'une en latin, l'autre en ibère. A Caminreal et La Corona, le texte latin est *Fl. Atili. L.S.* et le texte ibérique *Bilaceaiunatin/en.Abiner*. A Azaila, le sceau latin porte l'inscription *Protem/us Fecit* et le sceau en ibère *Baborote/nbotenin*. Nous avons déjà dit pourquoi il nous semble nécessaire de réviser l'attribution chronologique de ces productions, pour lesquelles l'un d'entre nous a pu ailleurs proposer une datation dans les années -50/-40⁴⁸. Cette proposition s'appuyait entre autres sur le fait qu'un élément propre à ces mortiers incite à les dater, en dehors de toute considération liée au contexte, des deux dernières décennies de la République. En effet, les timbres, ceux à texte latin

47 Sur ces mortiers, Aguarod 1995, "La cerámica común", pp. 126-128 et Beltrán Lloris 2003, "Los morteros "bilingües"".

48 Gorgues 2005, *Economie et société*, vol. I, pp. 431-432. Au

même moment, Ribera et Marín 2004 proposaient indépendamment pour la destruction d'Azaila une datation plus basse que celle généralement retenue d'époque sertorienne.

comme ceux à texte ibérique, sont *in planta pedis*. Or, ailleurs, ce type de marquage ne se retrouve jamais avant les années –50. En Italie, ces timbres semblent apparaître sur les productions les plus tardives de céramiques à vernis noir (datables après –40)⁴⁹. En *Hispania*, les attestations les plus précoces sont des timbres sur amphores Léétaniennes 1 et Pascual 1 : on pourrait citer comme exemple les timbres “ABDA” rétrograde⁵⁰ et “CN. LENTUL AUGURI”⁵¹. Le site le plus ancien ayant livré ce type de document semble être l'épave de Palamós⁵², datable entre –50 et –40. Il est donc probable que les timbres *in planta pedis* aragonais s'inscrivent dans la mouvance générale de l'épigraphie de la production et qu'ils remontent aux années de peu postérieures à –50. Ce fait devrait par ailleurs nous amener à reconsidérer la chronologie des monnaies de *Kelse* dont Azaila constitue un des principaux points de découvertes, ainsi que le rapport de cette agglomération indigène avec la colonie romaine de *Lepida Celsa*. Si on accepte l'idée qui vient d'être proposée, rien n'interdit d'identifier le Cabezo de Alcalá de Azaila avec *Kelse*, abandonnée dans les années –40 au profit de *Celsa*⁵³.

Travailler sur des mobiliers très spécifiques, dans une optique comparatiste, peut donc permettre d'élargir la base sur laquelle s'établit une datation, et les conséquences de leur prise en compte peuvent être importantes.

Une autre voie à explorer pour affiner les chronologies est celle, déjà appelée de ses vœux par F. Gracia⁵⁴, d'un travail de fond sur les productions indigènes, systématiquement ignorées dans cette optique. Une opportunité particulière est donnée par les possibles fouilles d'ateliers. L'étude stratigraphique de leurs dépotoirs permet d'établir une chronologie relative de leurs productions nettement plus précise que celle qui pourrait être définie sur un site d'habitat : en effet, chaque couche du dépotoir est le reflet d'un “moment” dans la production, un peu comme peut l'être une épave⁵⁵. Autant que l'évolution morphologique, l'évolution des proportions par type peut constituer une indication précieuse, et permettre d'affiner les datations observées sur les sites d'habitat.

La céramique a donc une vraie valeur comme marqueur chronologique de la conquête, pour peu qu'on ne

la surexploite pas, et les axes de développement de la recherche concernant cette thématique sont nombreux. Bien évidemment, l'étude d'un lot de mobilier ne peut que reposer sur une maîtrise complète de son contexte d'origine, et doit prendre en compte les biais induits par notre connaissance du mobilier archéologique. Ainsi, les “intrusions” ou les “réoccupations ponctuelles” sur des sites républicains décelées grâce à la présence de mobilier plus récent très reconnaissable (de la céramique sigillée par exemple) ne sont pas à écarter d'une brève phrase. Pour tout tesson de céramique sigillée, les simples règles de la statistique imposent de restituer la présence de tessons d'amphores et de céramiques communes tout aussi intrusifs, mais rarement identifiables en tant que tels. Prendre en compte ce fait peut amener à considérer une “réoccupation récente” comme beaucoup moins marginale que ce que l'on accepte souvent d'admettre. Ces réserves mises à part, on ne peut que souhaiter le développement multilatéral de recherches sur la chronologie de la céramique. Mais on ne peut perdre de vue que celle-ci ne renverra jamais à elle seule à une explication événementielle, simplement parce qu'il s'agit d'un mobilier archéologique, avec toutes les spécificités que cela implique.

La céramique importée d'Italie: une trace de la présence d'Italiens en Hispania?

L'autre grand axe en fonction duquel est sollicitée la céramique est celui de la détermination culturelle d'une population donnée, le plus souvent pour démontrer qu'elle est allogène. Dans le contexte qui nous intéresse, il s'agit le plus souvent de démontrer que les pratiques de consommation en vigueur sur un site ne correspondent pas aux pratiques indigènes mais à des pratiques italiennes. Cette considération étant croisée avec d'autres, on en vient parfois à supposer que la communauté dont on étudie la culture matérielle était une unité militaire. Un bon exemple de cette démarche est celui d'Olerdola (Sant Miquel d'Olerdola, Alt Penedès), en Catalogne⁵⁶. Rapprochée des caractéristiques architecturales de l'enceinte qui suivent un modèle clairement italique, l'abondance de la céramique importée retrouvée sur le site (Campanienne A, B et B-oïde; amphores gréco-italiques, amphores

49 Pedroni 2000, “Produzione e diffusione”, pp. 350-351.

50 Pascual i Guasch 1991, *Index d'estampilles*, p. 21, n° 2-1.

51 *Ibid.*, p. 50, n° 60-1 et 2.

52 Foerster Laures *et alii* 1987, *El pecio romano de Palamós*, pp. 86-89 et 98.

53 Gorgues 2005, *Economie et société*, pp. 432-433.

54 Gracia *et alii* 1998, “Las facies cerámicas de importación”.

55 Cette préoccupation est au cœur des fouilles de l'atelier de

Foz-Calanda (Teruel), qui pourront permettre de préciser les chronologies en Bas-Aragon. Sur ce site: Gorgues *et* Benavente Serrano 2007, “Les ateliers de potiers de Foz-Calanda”.

56 En dernier lieu: Molist i Capella 2000, “L'oppidum cossetà d'Olerdola”, notamment p. 104; Palmada 2003, “La fortificació republicana d'Olerdola”, notamment p. 274.

Dressel 1C), constitue l'élément qui sert à étayer l'hypothèse de la présence d'une garnison romaine⁵⁷.

Développer une telle problématique suppose cependant que l'on arrive de façon certaine à différencier pratiques de consommations indigènes et pratiques de consommation italiques, ce qui n'est pas un exercice facile. Deux éléments sont alors à prendre en compte: le premier est la connaissance ou la méconnaissance que l'on peut avoir des pratiques de consommation indigènes; le second est la maîtrise que l'on peut avoir du contexte archéologique d'où est issu le mobilier que l'on analyse.

Il est impossible de livrer une méthode d'approche exhaustive de ces problèmes. Nous nous contenterons ici de quelques observations issues de notre expérience afin d'illustrer la complexité de cette démarche.

La présence de vaisselle italique implique-t-elle celle d'une communauté italique?

Par "vaisselle italique", nous entendons ici l'ensemble des récipients importés d'Italie qui servent à la préparation et à l'ingestion de denrées alimentaires. Cette vaisselle se compose majoritairement de deux catégories de mobilier: la vaisselle de cuisine, qui intervient dans le processus de transformation des aliments en préparation culinaire (elle sert le plus souvent à la cuisson) et la vaisselle de table, pour notre époque principalement la céramique campanienne, mais aussi quelques catégories plus secondaires comme les gobelets à parois fines.

La présence de l'une et de l'autre n'a pas du tout la même signification. Une céramique de table constitue un élément visible utilisé au cours du repas, donc dans le cadre de pratiques qui peuvent souvent comporter un élément de représentation. Avoir une belle et exotique vaisselle de table peut servir à mettre en valeur le statut de celui qui l'utilise (si par exemple il est le seul des convives à l'utiliser), à honorer l'ensemble des participants au repas (si elle est à disposition de tout le monde), etc. De ce fait, la vaisselle de table (en céramique ou en métal) a circulé très tôt. Souvent, elle est

utilisée dans le cadre de pratiques de consommation propres à celui qui la reçoit, pas à celui qui la fabrique, à moins que sa morphologie rende cet usage impossible. La vaisselle de table importée d'Italie est présente en quantités importantes dans les régions qui nous intéressent dès les alentours de -200.

En revanche, la vaisselle de cuisine est un outil lié très spécifiquement à la confection de mets laquelle, comme la langue, est souvent propre à chaque culture. La morphologie d'une batterie de cuisine est donc fortement conditionnée par les habitudes alimentaires de son utilisateur. Ceci fait de la vaisselle de cuisine un marqueur culturel nettement plus efficace que la vaisselle de table⁵⁸.

Ces quelques remarques permettent d'évacuer d'emblée un problème, en fait un faux problème. Jamais la présence de céramique à vernis noir ne peut être tenue en tant que telle comme une preuve du passage de légionnaires romains⁵⁹. Les quantités produites par les ateliers italiques, les masses de céramiques qui atteignent les côtes de Méditerranée occidentale, l'efficacité des réseaux d'échanges indigènes ou romains font qu'aucune région de péninsule Ibérique ne devait être totalement à l'écart de la circulation de ces produits, même s'il est évident qu'ils sont plus présents dans certaines régions que dans d'autres.

Il en va en revanche autrement de la céramique de cuisine italique. La découverte d'éléments aussi caractéristiques peut être un bon indice. Ainsi, la présence de céramique de ce type à Numance n'est pas anodine⁶⁰. Cependant, pour démontrer qu'il s'agit bien d'un marqueur de présence italique, il faudrait être certain que seuls les Italiens en utilisaient. Or, l'un de nous a pu démontrer par ailleurs que c'était loin d'être le cas pour une bonne partie du nord-est de la péninsule Ibérique et du sud-ouest de la France méditerranéenne⁶¹. Dans ces régions, et principalement à partir des environs de -75, les plats et les couvercles de cuisine italiques sont utilisés de concert avec les assiettes campaniennes de type B-5 pour préparer et présenter un met typiquement indigène, vraisemblablement une

57 Il est établi que la fortification actuellement visible correspond à la modification d'une première enceinte ibérique dont les fondations ont pu être mises au jour à quelques mètres en retrait de la porte. Cette reconstruction de la muraille a été datée entre la fin du II^e et le début du I^{er} s. par la présence dans les niveaux de fondation de Campanienne A et B datable du dernier tiers ou du dernier quart du II^e s.: Batista, Molist et Rovira 1989-1990, "El conjunt monumental d'Olèrdola". En revanche, il n'apparaît pas clairement si l'on assiste pour cette époque à une modification sensible de la répartition entre céramique indigène et céramique importée: en effet, d'après les fouilleurs eux-mêmes, la présence de céramique importée est précisément une constante sur le site dès la seconde moitié du Ve s.: Molist i Capella 2000, "L'oppidum cossetà d'Olèrdola", p. 100, qui insiste en outre sur les quantités mas-

sives de céramiques ibère sur le site pour toute la période comprise entre la fin du V^e s. et le milieu du I^{er} s.

58 Sur ces aspects, en dernier lieu: Gorgues 2007, "Les pratiques culinaires à Vieille-Toulouse", pp. 412-413.

59 Outre les problèmes liés à la représentativité de l'ensemble céramique allégué à cette fin, c'est ce qui fait par exemple la faiblesse d'une hypothèse récente sur l'origine militaire d'*Augustobriga*: Arellano Hernández et alii 2005, "Sobre el origen". On préférera la prudence exprimée à ce propos par Sabugo et Rodríguez Pérez 2007, "Muro de Agreda", p. 261.

60 Sanmartí et Principal 1997, "Las cerámicas de importación".

61 Gorgues 2007, "Les pratiques culinaires à Vieille Toulouse", pp. 423-430.

forme de galette. Ce processus qui amène les indigènes à utiliser un outil conçu en Italie dans le cadre de pratiques culinaires qui leur sont propres a une forte importance quantitative sur tous les sites où on a pu l'observer (fig. 5). La présence de ces plats à cuire et de ces couvercles par rapport aux autres récipients de cuisine (principalement les pots) est parfois plus importante que dans certains contextes d'Italie. Il découle de cette observation qu'aucun des ensembles observables dans cette région et postérieurs à -75 (d'après les critères de datation préalablement présentés) ne peut être qualifié d'« italique » sur la seule observation de la présence de vaisselle de table comme de cuisine fabriquée en Italie.

De plus, on ne peut écarter, ponctuellement, le recours à cette vaisselle dans un sens d'ostentation. Dans le sud-ouest de la France, l'ensemble où la céramique italique occupe la part la plus importante de la totalité de la céramique de cuisine est la tombe de Boé, près d'Agen (Lot-et-Garonne)⁶², datable entre -50 et -35. Cette tombe à char ayant livré des pièces d'armement est pourtant de toute évidence celle d'un haut dignitaire gaulois. La présence dans la tombe, et vraisemblablement l'usage dans le cadre d'un banquet funéraire, de céramique de cuisine et de table italique devait souligner les bonnes relations du défunt avec Rome. Cet usage de vaisselle italique dans le cadre de pratiques funéraires élitistes totalement gauloises mon-

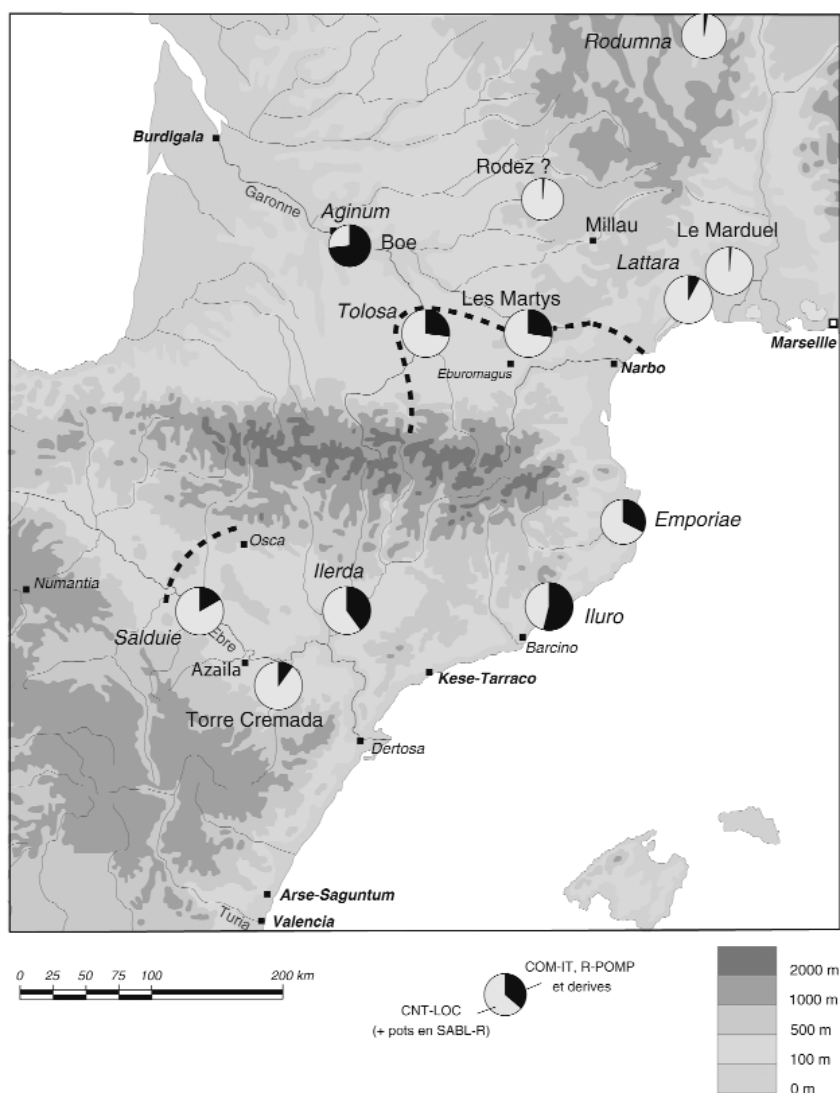


Figure 5. Carte montrant la proportion entre céramique de cuisine italique (en noir) et indigène (en gris), vers -75/-30 entre Ebre et Massif Central (d'après Gorgues, 2007, fig. 4 p. 425, avec références bibliographiques). Ce type de vaisselle, perçu comme très caractéristique des milieux culturels italiens, est en fait très répandu à l'échelle macro-régionale.

62 Schönfelder 2002, *Das Spätkeltische Wagengrab von Boé*.



Figure 6. L'aire de dispersion de la céramique sur le site de Los Planos (d'après Burillo Mozota 2006, "La ciudad estado de Segeda I", p. 238, fig. 46).

tre que des contraintes liées au fonctionnement interne des communautés indigènes peuvent aussi introduire des dissociations entre une culture et ce que l'on considère normalement être son marqueur.

Questions d'amphores et de contexte

Enfin, il faut souligner que, comme pour la chronologie, l'interprétation culturelle d'un ensemble céramique doit tenir compte du contexte archéologique dont il est issu. C'est évidemment une démarche impossible avec du mobilier découvert en prospection, et cette impossibilité peut introduire un biais important dans le raisonnement.

Un exemple peut permettre d'éclairer cet aspect: celui des épandages d'amphores, interprétés à Los Planos de Mara comme la preuve de la présence de légionnaires romains du fait de la relative rareté de ce type de mobilier dans la zone de *Segeda*⁶³. Sur ce site, repéré en 1999 à la suite de la rumeur de la découverte fréquente de monnaies romaines par des clandes-

tins, une prospection systématique a mis en évidence une distribution significative de céramique sur une surface d'environ 10 ha, en dehors de tout autre type de mobilier (fig. 6)⁶⁴. Cependant, rappelons que la constitution d'épandages d'amphores en superficie peut être due à des facteurs très divers. En péninsule Ibérique comme en Gaule, une bonne partie de notre documentation sur les amphores est due à leurs découvertes dans des structures en creux: en effet, les amphores y sont souvent rejetées après avoir été vidées car il s'agit d'un type de conteneur très encombrant par rapport au volume qu'il contient. Ces pratiques de rejet présentent le double avantage de permettre de se débarrasser de déchets encombrants tout en comblant des structures en creux avec un matériau imputrescible et peu compressible. On évite ainsi tout risque de tassement des remblais de comblement.

Ainsi, les "puits funéraires" du midi Toulousain⁶⁵ ou les "champs de silos" de Catalogne sont des regroupements de structures présentant souvent un comble-

63 Burillo Mozota 2006, "La ciudad estado de Segeda I", pp. 238: la prépondérance d'amphores parmi les fragments retrouvés sur le site est présentée comme ce qui fonde l'identification du site comme un camp romain de cette époque, essentiellement par comparaison avec le dossier numantin.

64 *Ibid.*, pp. 238. Le nombre des fragments n'est pas précisé, mais il ne doit pas être important: F. Burillo évoque en effet de petits fragments abîmés et dispersés, sans grande densité.

65 Pour une interprétation de ces structures comme puits à eau: Gorgues et Moret 2003, "Toulouse et Vieille-Toulouse".

ment constitués d'amphores peu fragmentées. Dans le premiers cas, ces structures se trouvent dans un contexte d'habitat; dans le second, elles sont isolées. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'arasement de ces structures, par exemple du fait des labours, provoque une importante dispersion en superficie de tessons d'amphores, brisées par le soc de la charrue. Vu l'important volume de céramique que représente une amphore, on aura très vite en surface une impression visuelle de surabondance. Le seul moyen de faire de cette observation une donnée est d'une part de comparer les situations à l'échelle régionale en tenant compte des différences entre les divers contextes et d'autre part de quantifier la proportion des amphores par rapport aux autres catégories céramiques, un travail qui très souvent amène à relativiser les choses. Ainsi, les amphores représentent aux alentours de 10% seulement de la totalité de la céramique dans les puits du toulousain, pourtant réputés pour leur comblement à dominante amphorique⁶⁶.

Cet "impact visuel" du mobilier amphorique apparaîtrait clairement au travers d'un autre exemple. En 1991, Cl. Domergue, se fondant principalement sur des données issues des ramassages de surface émettait l'hypothèse d'une récupération des amphores en contexte minier et métallurgique pour transporter de l'eau, d'où leur surreprésentation dans le registre archéologique⁶⁷. On a cependant pu par la suite démontrer que, dans le cas des ateliers sidérurgique des Martys, fouillés par le même Cl. Domergue, les amphores représentaient en fait environ 25 % de la totalité du mobilier céramique⁶⁸. Bien qu'élevée pour un site gaulois, une telle proportion n'est pas aberrante dans le cas de cet atelier sidérurgique, vraisemblablement géré directement par des Italiens et bien inséré dans les réseaux d'échange méditerranéens.

Si le mobilier archéologique peut être utilisé pour soutenir des interprétations culturelles, et dans le cas qui nous occupe pour démontrer archéologiquement la présence d'une communauté italique sur un site hispanique, l'analyse doit néanmoins tenir compte des spécificités culturelles locales, des éléments de taphonomie et des processus post-dépositionnels, tous susceptibles d'introduire des biais. Ces biais peuvent amener à survaloriser la présence en un lieu donné de céramiques d'un certain type, dans une optique largement conditionnée par la lecture des auteurs antiques. Mais identifier la provenance italique d'une population ne revient pas à démontrer son caractère militaire: pour cela, le croisement avec d'autres données, d'autres champs du répertoire archéologique, est indispensable.

Conclusion

Prise isolément, la céramique constitue donc un support bien peu fiable pour l'interprétation "militaire" de tel ou tel site. Bien plus, la fascination qu'exercent les phases de conflits sur l'interprétation archéologique, suscitée par l'éclairage particulier que les sources littéraires offrent sur ces périodes, ressemble à une ornière creusée chaque jour davantage et d'où il est donc de plus en plus difficile de s'extraire. Laisser ouvert le champ interprétatif dans les premières phases de la recherche permettrait assurément d'éviter de s'y enliser d'emblée trop facilement. La prise en considération de la diversité des explications potentielles à un phénomène observé en surface est un préalable indispensable à toute démarche interprétative, car elle implique une étape heuristique qui, pour nous, est la seule qui soit réellement fondamentale lorsque l'on essaie d'évaluer les spécificités d'un lot de céramiques: une réflexion de fond sur le contexte dans lequel celui-ci a été découvert.

Cette notion de contexte doit être comprise à deux échelles. Premièrement, celle du contexte archéologique observé au niveau du site, au cours des fouilles. Bien évidemment, l'existence même de ce contexte est subordonnée à celle de fouilles préalables. Le mobilier découvert en prospection ("hors contexte") ne saurait permettre de réflexion à ce niveau: comment peut-on espérer comprendre les modalités de constitution d'un ensemble de mobilier sans maîtrise du contexte ? De ce point de vue, on doit regretter que nombre de travaux, tout en reconnaissant le caractère par définition prématuré de leur interprétation lorsqu'elle est fondée sur du matériel issu de prospections, se résignent trop souvent à laisser celle-ci acquérir une autorité scientifique sans que l'étape de vérification suivante ait eu lieu. Deuxième échelle: celle du contexte régional. La prise en compte de celui-ci dans l'analyse permet de définir si un ensemble est exceptionnel ou si, au contraire, il ne l'est pas. Une analyse à l'échelle régionale, même superficielle, peut conduire à remettre en cause un certain nombre de préjugés, comme le montre l'exemple déjà évoqué des céramiques de cuisine italiques. Seule la maîtrise de ces deux "échelles contextuelles" permettra d'affiner au maximum l'analyse que l'on peut donner d'un ensemble céramique. Au-delà néanmoins, son interprétation finale, principalement en termes culturels, ne pourra pas se faire sans la prise en compte d'autres éléments, tels que d'éventuelles données linguistiques (quelle écriture est utilisée?), les caractéristiques du mobilier métallique, etc.

66 *Ibid.*

67 Domergue 1991, "Les amphores dans les mines antiques".

68 Gorgues 1998, *Le mobilier céramique des Martys*.

La céramique ne permettra donc sans doute jamais de bâtir un discours étroitement articulé au développement événementiel de la conquête. Jamais sa seule présence ne fournira un support permettant d'attribuer la destruction de tel site à telle campagne militaire ou le développement de tel autre à la présence de troupes romaines. Comme nous l'avons vu, les caractéristiques propres de la céramique, comme mobilier archéologique, s'y opposent.

Pourtant, son apport est susceptible d'être important dans le cadre de la réflexion globale sur la guerre que nous menons dans le cadre du projet "GuerraHispania". L'étude de la céramique, qui se

nourrit des progrès que la recherche effectuée d'année en année, peut permettre de porter un regard nouveau sur des dossiers ayant acquis un fort poids dans l'historiographie. L'intérêt de ce mobilier archéologique comme marqueur chronologique, culturel et économique en fait un élément important pour évaluer les conséquences des conquêtes romaines, tant sur les peuples de péninsule Ibérique que sur les Romains eux-mêmes. Mais ce travail ne pourra être mené à bien que si l'on accepte de désolidariser la réflexion sur les données archéologiques de celle sur les textes, sous peine de retomber en permanence dans les mêmes ornières interprétatives.

Bibliographie

- AGUAROD, C. (1995): "La cerámica común de producción local/regional e importada. Estado de la cuestión en el Valle del Ebro", *Cerámica comuna d'epoca alto-imperial a la Península Ibèrica, Estat de la qüestió*, Monografias Emporitanes 9, Museu d'arqueologia de Catalunya, Empúries, pp.129-153.
- AQUILUÉ ABADIAS, X., GARCÍA ROSELLO, J. et GUITART DURAN, J. coord. (2000): *La ceràmica de vernís negre dels segles II i I aC: centres productors mediterranis i comercialització a la Península Ibèrica (taula rodona, Empúries, 4-5 de juny de 1998)*, Mataró, Museu de Mataró, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Universitat Autònoma de Barcelona, pp. 269-279.
- ARCELIN, P. (2000): "Les importations de vaisselle italique à vernis noir au I^{er} s. av. J.-C. sur la façade méditerranéenne de la Gaule", Aquilué Abadias, X., J. García Rosello, et J. Guitart Duran (coord.), *La ceràmica de vernís negre dels segles II i I aC: centres productors mediterranis i comercialització a la Península Ibèrica (taula rodona, Empúries, 4-5 de juny de 1998)*, Mataró, Museu de Mataró, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Universitat Autònoma de Barcelona, pp. 293-332.
- ARCELIN-PRADELLES, C. et LAUBENHEIMER, F. (1985): "La notion de série en céramique tournée", *Histoire des techniques et sources documentaires. Méthodes d'approche et expérimentation en région méditerranéenne*, Cahiers du GIS 7, Aix-en Provence, pp.129-139.
- ARELLANO HERNÁNDEZ, Ó., BARRIO ONRUBIZ, R. LERÍN SANZ, M., RUIZ DE MARCO, A. et TARANCÓN GÓMEZ, M. J. (2002): "Sobre el origen campamental de Augustobriga (Muro, Soria)", dans Á. Morillo Cerdán (coord.), *Arqueología militar romana en Hispania*, Anejos de *Gladius* 5, pp. 275-281.
- ASENSIO I VILARÓ, D., MIRÓ I ALAIX, M. et SANMARTÍ I GREGO, J. (2002): "El nucli ibèric del Castellet de Banyoles (Tivissa, Ribera d'Ebre): un estat de la qüestió", *Il·lucavonia*, 3, pp.185-204.
- BATISTA, R., MOLIST, N. et ROVIRA, J. (1989-1990): "El conjunt monumental d'Olerdola: les darreres campanyes d'excavacions (1983-1989)", *Tribuna d'Arqueologia*, pp. 87-99.
- BELTRÁN LLORIS, M. (1995): *Azaïla. Nuevas aportaciones deducidas de la documentación inédita de Juan Cabré Aguiló*, Saragosse.
- (2002): "La etapa de Sertorio en el Valle del Ebro. Bases arqueológicas", *Pallas*, 60, pp. 45-92.
- (2003): "Los morteros "bilingües" del Valle del Ebro", *Palaeohispanica*, 2, pp. 59-71.
- BELTRÁN LLORIS, F., MARTÍN-BUENO, M. et PINA POLO, F. (2000): *Roma en la Cuenca Media del Ebro. La Romanización en Aragón*, Mariano de Pano y Ruata, 19, Saragosse.
- BONET ROSADO, H. et MATA PARREÑO, C. (1998): "Las cerámicas de importación durante los siglos III y principios del II a.C. en Valencia", J. Ramon Torres et al. (dir.), *Les fàcies ceràmiques d'importació a la costa ibèrica, les Balears i les Pitiüses durant el segle III aC i la primera meitat del segle II a.C.*, Arqueomediterrània 4, Barcelone, pp. 49-72.
- BURILLO MOZOTA, F. (1998): *Los Celtíberos. Etnias y estados*, Barcelone.
- (2006): "La ciudad estado de Segeda I", (éd.), *Segeda y su contexto histórico. Entre Catón y Nobilior (195 al 153 a.C.)*, Saragosse, pp. 203-240.
- (2006): "Segeda and Rome: the historical development of a Celtiberian city-state", L. Abad Casal, S. Keay et S. Ramallo Asensio (éd.), *Early Roman Towns in Hispania Tarraconensis JRA – Supplementary Series* 62, Portsmouth, pp. 159-171.
- (2007): "Los Planos de Mara", Á. Morillo Cerdán (éd.), *El ejército romano en Hispania. Guía arqueológica*, León, pp. 282-286.
- éd. (2006), *Segeda y su contexto histórico. Entre Catón y Nobilior (195 al 153 a.C.)*, Saragosse.
- CADIOU, F. (2008): *Hibera in terra miles. Les armées romaines et la conquête de l'Hispanie sous la République (218, 45 av. J.-C.)*, BCV 38, Madrid, 2008.
- DOBSON, M. (2008): *The Army of the Roman Republic. The second century BC, Polybius and the camps at Numantia, Spain*, Oxford.
- DOMERGUE, Cl. (1991): "Les amphores dans les mines antiques du Sud de la Gaule et de la Péninsule Ibérique", *Festschrift für Wilhelm Schule zum 60 Geburtstag. Veröffentlichung des Vorgdrdchichtlichen Seminars Matburg, Sonderband 6. Internationale Archéologie*, 1, pp. 99-125.
- ESCRIVÁ TORRES, V., MARÍN JORDÁ, C. et RIBERA LACOMBA, A. (1992): "Unas producciones minoritarias de barniz negro en Valentia durante el siglo II a.C.", *Estudios de arqueología ibérica y romana. Homenaje a Enrique Pla Ballester*, Trabajos varios 89, Valence, pp. 443-468.
- FERRERUELA GONZALVO, A. et MÍNGUEZ MORALES, J. (2001): "Un nuevo descubrimiento epigráfico tardo-republicano en el Valle del Ebro", M. Navarro Caballero et S. Demougin (éd.), *Élites Hispaniques*, Études 6, Bordeaux, pp. 241-249.
- (2002): "La Cabañeta" (El Burgo de Ebro, Zaragoza), J. L. Jiménez Salvador, et A. Ribera i Lacomba (coord.), *Valencia y las primeras ciudades romanas de Hispania* Grandes temas arqueológicos 3, Valence, pp. 205-214.
- (2003): "Dos modelos de implantación urbana romanorrepública en el valle medio del Ebro: las ciudades de la Cabañeta y La Corona", F. Pina Polo (coord.), *Ciudad y romanización en el valle medio del Ebro (siglos ii-i a. C.)*, *AEspA*, 76, pp. 247-262.
- (2006): "Secundum oppidum quod castra Aelia vocatur", Á. Morillo Cerdán (éd.), *Arqueología militar romana en Hispania*, II: *producción y abastecimiento en el ámbito militar*, León, pp. 671-682.
- (2007): "La Cabañeta", Á. Morillo Cerdán (éd.), *El ejército romano en Hispania. Guía arqueológica*, León, pp. 234-237.
- FERRERUELA GONZALVO, A., MESA, J. F., MÍNGUEZ MORALES, J. et NAVARRO CABALLERO, M. (2003): "Una inscripción republicana de la sede de una posible corporación en La Cabañeta (El Burgo de Ebro, Zaragoza): nuevos datos sobre la ocupación romana del valle del Ebro", F. Pina Polo (coord.), *Ciudad y romanización en el valle medio del Ebro (siglos ii-i a. C.)*, *AEspA*, 76, pp. 217-230.
- FOERSTER LAURES, F., PASCUAL GUASCH, R. et BARBERA FARRÁS, J. (1987): *El pecio romano de Palamós. Excavación arqueológica submarina por el Cris*, s.l.
- GORGUES, A. (1998): *Le mobilier céramique des Martys. Les fouilles récentes*, mémoire de Maîtrise inédit, soutenu à l'Université de Toulouse-Le Mirail.
- (2005): *Economie et société dans le nord-est du monde ibérique et ses marges (250-25 av. J.-C.)*, Thèse de Doctorat inédite, Toulouse.

- (2007): “Les pratiques culinaires à Vieille-Toulouse (Haute-Garonne) au I^{er} s. a.C. dans leur contexte régional”, *Les âges du Fer dans le Sud-Ouest de la France, Actes du XXVIII colloque de l’AFAEF, Toulouse, 20-23 mai 2004* Supplément Aquitania 14/1, Bordeaux, pp. 411-433.
- GORGUES, A., et BENAVENTE SERRANO, J. A. (2007): “Les ateliers de potiers de Foz-Calanda (Teruel, Espagne) aux II^e et I^{er} s. av. J-C.”, *MCV*, 37, 1, pp. 295-312.
- GORGUES, A. et MORET, P. (2003): «Toulouse et Vieille-Toulouse», *Cultes et sanctuaires en France à l’Age du Fer*, Gallia 60, pp.107-138.
- GRACÍA, F., GARCÍA, D. et MUNILLA, G. (1998): “Las facies cerámicas de importación durante el siglo III y primera mitad del siglo II a.C. en la región sur de la desembocadura del Ebro”, J. Ramon Torres *et al.* (dir.), *Les fàcies ceràmiques d’importació a la costa ibèrica, les Balears i les Pitiüses durant el segle III a.C. i la primera meitat del segle II a.C.*, Arqueomediterrània 4, Barcelone, pp. 83-96.
- JACQUES, A., et TUFFREAU-LIBRE, M. dir. (1998): *La céramique précoce en Gaule Belgique et dans les régions voisines: de la poterie gauloise à la céramique gallo-romaine (Actes du Colloque d’Arras, 1996)*, Arras.
- JIMÉNEZ SALVADOR, J.L. et RIBERA I LACOMBA, A. dir. (2002): *Valencia y las primeras ciudades romanas de Hispania*, Grandes Temas Arqueológicos 3, Valence.
- JIMENO MARTÍNEZ, A. (2002): “Numancia: campamentos romanos y cerco de Escipión”, *AEspA*, 75, pp. 159-176.
- (2005): “Numancia y los campamentos romanos: investigación y recuperación del pasado”, C. Pérez-González et E. Illaregui (coord.), *Arqueología militar romana en Europa (Segovia, del 3 al 14 de julio de 2001)*, coll. Actas, Ségovie, pp. 237-249.
- JIMENO MARTÍNEZ, A. et DE LA TORRE ECHÁVARRI, J. I. (1999): “Gómez Santacruz, Schulten y el pensamiento de su época”, *Celtiberia*, 93, pp. 551-575.
- (2005): *Numancia, símbolo e historia*, Arqueología 6, Madrid.
- LAMBOGLIA, N. (1952): “Per una classificazione preliminare della cerámica Campana”, *Istituto internazionale di studi Liguri*, Bordighera, pp.139-206.
- LUIK, M. (2002): *Die funde aus den römischen Lagern um Numantia im römisch-germanischen Zentralmuseum, Römisch-germanisches Zentralmuseum*, Mayence.
- MARTÍN-BUENO, M. (2000): “La Cabañeta”, F. Beltrán Lloris, M. Martín-Bueno et F. Pina Polo (éd.), *Roma en la Cuenca Media del Ebro. La romanización en Aragón* Colección Mariano de Pano y Ruata 19, Saragosse, pp. 66-68.
- MOLIST I CAPELLA, N. (2000): “L’*oppidum* cossetà d’Olèrdola. L’etapa ibèrica d’un assentament d’ocupació continuada”, *L’habitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Llenguadoc Occidental. Actualitat de l’arqueologia de l’edat del Ferro*, Museu d’Arqueologia de Catalunya Serie Monogràfica 19, Girona, pp. 91-106.
- MORALES HERNÁNDEZ, F. (2005): “Los campamentos y fuertes romanos del asedio de Numancia”, C. Pérez-González et E. Illaregui (coord.), *Arqueología militar romana en Europa (Segovia, del 3 al 14 de julio de 2001)*, coll. Actas, Ségovie, pp. 251-258.
- MOREL, J.-P. (1981): *Céramique campanienne, les formes*, BEFAR 244, Paris, 2 vol.
- (1983): “La céramique à vernis noir de Carthage-Byrsa: nouvelles données et éléments de comparaison”, *Actes du colloque sur la céramique antique, Carthage 1980*, Carthage, pp. 43-76.
- (1986): “La céramique à vernis noir de Carthage, sa diffusion, son influence”, *CEA*, 18, Carthage VIII, pp. 25-68.
- (1998): “Les importations de céramiques du III^e siècle et de la première moitié du II^e siècle: quelques remarques à propos de l’Ibérie”, J. Ramon Torres *et al.* (dir.), *Les fàcies ceràmiques d’importació a la costa ibèrica, les Balears i les Pitiüses durant el segle III a.C. i la primera meitat del segle II a.C.* (Arqueomediterrània 4, Barcelone, pp. 243-249.
- MORET, P. (1996): *Les fortifications ibériques. De la fin de l’âge du bronze à la conquête romaine*, CCV 56, Madrid.
- MORET, P., BENAVENTE, J. A., et GORGUES, A. et coll. (2007): *Ibèros del Matarraña. Investigaciones arqueológicas en Valdeltormo, Calaceite y La Fresneda (Teruel) (1995-2000)* Al-Qañis 11, Alcañiz.
- PALMADA, G. (2003): “La fortificació republicana d’Olèrdola (Sant Miquel d’Olèrdola, Alt Penedès)”, *Revista d’Arqueologia de Ponent*, 13, pp. 257-288.
- PAMMENT SALVATORE, J. (1996): *Roman Republican Castrametation. A Reappraisal of Historical and Archaeological sources* BAR Int. Series 630, Oxford.
- PASCUAL I GUASCH, R. (1991): *Index d’estampilles sobre Àmfors Catalanes*, Cuadernos de Arqueología 5, Barcelone.
- PEDRONI, L. (1986): *Ceramica a vernice nera da Cales*, Naples, Liguori, 2 vol.
- (1990): *Ceramica a vernice nera da Cales*, 2, Naples, Liguori.
- (2000): “Produzione e diffusione della cerámica calena “media”: problemi e ipotesi di lavoro”, Aquilué Abadías, X., J. García Rosello, et J. Guitart Duran (coord.), *La cerámica de vernis negre dels segles II i I aC: centres productors mediterranis i comercialització a la Península Ibèrica (taula rodona, Empúries, 4-5 de juny de 1998)*, Mataró, Museu de Mataró, Museu d’Arqueologia de Catalunya, Universitat Autònoma de Barcelona, pp. 345-357.
- POUX, M. (1998): “Les amphores et la chronologie des sites bâlois: nouvelles (Bâle-Gasfabrik, Bâle-Münsterhugel)”, Jacques, A., et M. Tuffreau-Libre (dir.), *La céramique précoce en Gaule Belgique et dans les régions voisines: de la poterie gauloise à la céramique gallo-romaine (Actes du Colloque d’Arras, 1996)*, Arras, pp. 385-416.
- (2004): *L’âge du vin. Rites de boisson, festins et libations en Gaule indépendante*, Protohistoire Européenne 9, Montagnac.
- PRINCIPAL PONCE, J. (1998): *Las importaciones de vajilla fina de barniz negro en a Cataluña sur y occidental durante el siglo III aC. Comercio y dinámica de adquisición en las sociedades indígenas*, BAR Int. Series, 729 ; Western Mediterranean Series, 2, 1998.
- (2000): “Vajilla de barniz negro de los campamentos del cerco numantino (Garrat, Soria)”, X. Aquilué Abadías, J. García Rosello et J. Guitart Duran (coord.), *La cerámica de vernis negre dels segles II i I aC: centres productors mediterranis i comercialització a la Península Ibèrica (taula rodona, Empúries, 4-5 de juny de 1998)*, Mataró, Museu de Mataró, Museu d’Arqueologia de Catalunya, Universitat Autònoma de Barcelona, pp. 269-279.
- PUIG, A. M. et MARTÍN, A. (2006): *La colònia grega de Rhode (Roses, Alt Empordà)*, Museu d’Arqueologia de Catalunya, Sèrie Monogràfica 23, Gérone.
- RAMON TORRES, J., J. SANMARTÍ GREGO, D. ASENSIO VILARÓ, et J. PRINCIPAL PONCE dir. (1998): *Les fàcies ceràmiques d’importació a la costa ibèrica, les Balears i les Pitiüses durant el segle III a.C. i la primera meitat del segle II a.C.*, Arqueomediterrània 4, Barcelone.

- RIBERA LACOMBA, A. (1995): "Una peculiar fosa de fundació en Valentia", *Saguntum-PLAV*, 29, vol. 1, pp.187-195.
- (1998): *La fundació de València. La ciutat a l'època romanorepublicana (segles II-I a. de C.)*, Valence.
- RIBERA I LACOMBA, A. et CALVO GÁLVEZ, M. (1995): "La primera evidència arqueològica de la destrucció de Valentia por Pompeyo", *JRA*, 8, pp.19-40.
- RIBERA I LACOMBA, A. et MARÍN, C. (2003-2004): "Las cerámicas del nivel de destrucción de Valentia, (75 a.c.) y el final de Azaila", *Kalathos*, 22-23, pp. 271-300.
- RICHARDSON, J. S. (1998): *Hispania y los Romanos*, Barcelone.
- SABUGO, N. et RODRÍGUEZ PÉREZ, D. (2007): "Muro de Agreda", Á. Morillo Cerdán (éd.), *El ejército romano en Hispania. Guía arqueológica*, León, p. 261.
- SALA, F. (2007): "Los problemas de caracterización del siglo III a.C. en los yacimientos de la Contestania", J. Ramon Torres et al. dir. (1998): *Les façies ceràmiques d'importació a la costa ibèrica, les Balears i les Pitiüses durant el segle III a.C. i la primera meitat del segle II a.C.*, Arqueomediterrània 4, Barcelone, pp. 29-48.
- SANCHEZ, C. (2003): *Le mobilier céramique de Narbonne et sa région, (II^e s. av. n.è./I^{er} s. de n.è.)*. Pour une analyse du processus de romanisation, Lyon, thèse de doctorat inédite (en cours de publication dans les Suppléments à la RAM).
- SANMARTÍ GREGO, E. (1985): "Las ánforas romanas del Campamento Numantino de Peña Redonda (Garray, Soria)", *Empúries*, 47, pp.130-161.
- SANMARTÍ GREGO, E. et PRINCIPAL PONCE, J. (1997): "Las cerámicas de importación, itálicas e ibéricas, procedentes de los campamentos numantinos", *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 7, pp. 35-75.
- SANMARTÍ, J., GARCÍA, J., ASENSIO, D. et PRINCIPAL, J. (1998): "Les façies ceràmiques d'importació del segle III aC a la primera meitat del segle II aC a la costa central de Catalunya", J. Ramon Torres et al. dir. (1998): *Les façies ceràmiques d'importació a la costa ibèrica, les Balears i les Pitiüses durant el segle III a.C. i la primera meitat del segle II a.C.*, Arqueomediterrània 4, Barcelone, pp. 111-128.
- SCHÖNFELDER, M. (2002): *Das Spätkeltische Wagengrab von Boé (départ. Lot-et-Garonne). Studien zu Wagen und Wagengräbern der jüngeren Latènezeit*, Römisch-Germanischen Zentralmuseums, Mayence.
- TARRADELL-FONT, N. (2003-2004): "Les monedes del Castellet de Banyoles de Tivissa (Ribera d'Ebre, Catalunya). Noves troballes de les excavacions 1998-1999 i revisió de les anteriors", *Fonaments*, 10-11, pp. 245-320.
- TCHERNIA, A. (1986): *Le vin de l'Italie romaine. Essai d'histoire économique d'après les amphores*, BEFAR 261, Rome.